
LE GOUFFRE
Laurent
Petitmangin
ASJ

LE GOUFFRE

À Caroline.

www.actes-sud-jeunesse.fr

Éditeur : François Martin assisté de Jeanne Dumurgier
Direction artistique : Christel Fontes
Maquette : Marie-Thé Mejean

© Actes Sud, 2025
ISBN 978-2-330-20850-9
Loi 49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse.

Ill. de couverture : Olivier Balez

LE GOUFFRE

Laurent
Petitmangin



1

Turin me regarde salement. Comme si j'y étais pour quelque chose. Oui, j'aurais dû tirer, je l'aurais fait, il faut qu'il me croie. Avec une meilleure ligne de mire, je l'aurais fait. Je n'ai pas hésité, pas ce qu'on entend en tout cas par "hésiter", pas ce qu'il entend avec son regard de brute. Cet Allemand, je lui aurais réglé son compte, mais il y avait entre lui et moi ces arbres, et se faufiler entre eux, eh bien, ce n'était pas si évident, et quand je l'ai eu enfin en joue – ça, je ne pourrai jamais l'avouer –, j'ai merdé, j'ai consciencieusement merdé avec le Sten, à nouveau enrayé ! Ce n'est pourtant pas faute de l'entretenir, ce maudit pistolet-mitrailleur, d'y passer des heures sans fin, à tout bien graisser. Je sais que le maniement de cette arme devrait être "une histoire derrière moi", comme le disait mon professeur de fonderie, quelque chose d'acquis, de maîtrisé. Mais il faut croire

que je ne suis bon qu'à faire des calculs, et que je n'ai pas un sou de sens pratique.

Adrien m'observe, désolé, et je sais qu'il a tout compris. Il connaît mes manquements, et les a toujours couverts. À Cluny, aux Arts et Métiers, notre école, celle qui devait nous former au métier d'ingénieur, les gars de la chambrée m'ont assez vanné sur mon incapacité crasse à me servir de mes dix doigts – "deux-mains-gauches", cela a failli être mon surnom, ma bucque* comme on dit chez nous – et il a toujours été celui qui arrêtait les frais, avant que ça ne devienne trop désagréable pour moi. Mais là, dans ce maquis, il ne peut plus me couvrir comme il l'a fait vingt, cent fois dans les ateliers des Arts et Métiers, quand il m'usinait vite fait bien fait ma pièce, cette maudite pièce rétive à mes tentatives, qui tressautait dans ma main, tombait et se fissurait, tandis que lui, en deux-trois coups bien assénés, il la façonnait au gabarit commandé. L'insouciance de l'École et les études d'ingénieur en mécanique sont

* La bucque, dans l'argot des Gadzarts, les élèves de l'École nationale supérieure des arts et métiers, était la signature, très graphique, parfois ésotérique, dessinée par les élèves de première année sur les cartes de visite de ceux de deuxième année. Par extension, c'est le surnom que choisit chaque Gadzarts, et qu'il arbore sur sa blouse (biaude) de travail.

déjà si loin. Cela ne fait que quelques mois, mais on dirait des années. Et ici, tout se paye comptant.

Claret est en train de se vider. Et maintenant que j'ai enfin calmé l'immense chaos qui vient de me secouer corps et tête, je fixe, sidéré, le parterre de mousse, de neige et de sang sur lequel il gît. Un fichu kaléidoscope qui embue les yeux. Hélène panse notre camarade, mais elle se désespère. Le sang continue d'imbiber les compresses.

– Il faut le descendre dans la vallée, et vite ! dit-elle.

Je crois que nous sommes tous d'accord avec cela, avec le principe même de lui trouver rapidement des secours, mais entreprendre le chemin, plusieurs heures de marche dans ce dédale, avec la nuit qui va bientôt tomber – et comme hier, ce sera une nuit sans lune, où on n'y voit goutte, où on se perd plus vite qu'il ne faut pour le dire –, c'est juste impossible.

– Essaie de colmater ce que tu peux, lui demande Langlois, le commandant du groupe. Demain, un peu avant l'aube, tu le ramèneras dans la vallée avec Maxence et Tsoul. Ils sont costauds, ils devraient arriver à le porter. En attendant, on ne peut rien faire de mieux.

Turin n'en finit pas de cracher de dépit et de rage. Il tourne autour de l'Allemand qu'on a fait mettre à genoux, deux fusils pointés en permanence sur lui. Il s'adresse à moi :

– Il était à toi ! C'était à toi de le dégommer ! Pourquoi t'es pas resté le cul au chaud dans ton école, si c'est pour nous pourrir la vie ? Hein, bon Dieu, pourquoi t'es là à nous saloper l'existence ?

Il ne me lâchera pas. Déjà qu'il n'a jamais pu trop nous saquer, Adrien et moi. Deux intellectuels à ses yeux. Une sale engeance. Juste bonne à retarder le groupe. Aujourd'hui, les faits lui donnent raison. Je cramponne le flingue contre ma poitrine : une nouvelle erreur.

– Montre-moi ton Sten, me commande-t-il.

Il va me percer. Il va voir que l'engin est à nouveau HS, que c'est entièrement ma faute. Langlois me sauve :

– Turin, fous la paix au gamin. Et va plutôt avec Adrien ramasser de quoi improviser une civière.

Langlois me passe une gourde. Il me chuchote :

– Je te conseille d'écraser dans les jours qui viennent. Turin est à cran. Claret est son meilleur pote. Presque des frères. Alors tu comprends…

Oui, je comprends. Je comprends que j'ai plongé notre groupe dans l'enfer.

– Hey, gamin !

Je me retourne. C'est Langlois à nouveau.

– Fais-moi plaisir, nettoie-moi une fois pour toutes ton arme. C'est la dernière fois, t'as compris ?

J'acquiesce, au trente-sixième dessous. J'observe l'Allemand qui n'a pas bougé. J'ignore comment il fait pour se tenir ainsi, aussi droit et raide. Turin lui a ordonné de baisser la tête, mais malgré les coups, il n'a pas obéi : il la garde droite. Son regard se porte sur Hélène et Claret.

– Tu ne dois pas, *Scheiße wie sagt man das ?*… Tu ne dois pas appuyer si fré-né-ti-que-ment sur le ventre, dit-il à Hélène, en scandant le "frénétiquement".

Elle se retourne, interloquée. Elle me regarde pour vérifier qu'elle a bien entendu. Je confirme : notre Allemand parle français, et plutôt bien ma foi. L'Allemand dit de nouveau :

– Fais plus en langueur.

Elle le regarde, furieuse. Mais je constate qu'elle change la position de ses mains. Son mouvement se fait plus souple sur le ventre de Claret.

– Oui, c'est ça, *ganz genau*. C'est exactement ça.

– Écoutez-moi cette enflure !

C'est Tsoul qui nous prend à partie :

– Monsieur-le-Boche flingue Claret à bout portant et sans sommation, et vient après prodiguer ses conseils.

À nouveau, il s'adresse à l'Allemand :

– Mon salaud, ça ne t'empêchera pas d'être jugé tout à l'heure, et vu que tu jactes bien le français, à mon tour de te donner ma façon de penser : ne crois pas trop en ta bonne étoile, elle ne brillera pas ce soir.

L'Allemand ne répond rien. On jurerait presque qu'il hausse les épaules.

Cela fait des jours qu'on vit la nuit sans la moindre lumière, sans le moindre feu. Même fumer est devenu trop dangereux. Ils sont proches. On parle à mi-voix, comme s'il fallait se couler dans l'obscurité et dans les rumeurs, proches ou lointaines, de ces reliefs qui nous abritent et nous dominent. Ces bruissements inquiétants qui retiennent nos palabres. Le temps que nous comprenions, que nous rendions intelligibles ces cassures de branches ou ces froissements. Que chacun d'entre nous, après avoir mené son propre cheminement, entende qu'il s'agit bien du vent sur des taillis, ou d'un animal